

# EN DETRESSE !

## DEUXIÈME PARTIE

### ROSEE DU MEURTRE

M. d'Hautefort regrettera beaucoup de vous déranger, mais il désire s'entretenir avec vous à l'instant même.

—Impossible.

En ce cas, monsieur, je serai obligé d'avoir recours à la force.

Et il exhiba son mandat d'amener.

—Une arrestation... Je ne m'étais pas trompé... murmura le jeune homme... Pauvre Clotilde ! Pauvre, pauvre Bérengère !

Et il soupira.

—Je vous suis, monsieur, dit-il à l'agent.

Un quart d'heure après, Jourdan était en présence du juge.

Il n'avait rien perdu de son calme ni de son sang-froid.

Il n'était pas coupable du meurtre qu'on allait lui reprocher. La coupable, c'était la femme de ce juge, de ce juge qui allait l'interroger, l'accuser, le faire condamner peut-être.

Et s'il était aussi calme, c'est qu'il était toujours prêt au sacrifice et qu'il voulait pousser son dévouement jusqu'au bout.

Singulière et tragique situation que celle-là. Il s'y complaisait, pour ainsi dire, fier de ce qu'il faisait, de ce qu'il rêvait, heureux de souffrir pour son mystérieux amour.

Rien, chez le juge, ne lui faisait pressentir le danger qu'il courait ; pas un soupçon ne lui était venu.

C'était l'âme en repos qu'il allait interroger le jeune homme, ayant seulement une tristesse, celle de l'avoir cru honnête, une crainte, celle de le découvrir coupable.

Il lui indiqua un siège, d'un geste silencieux.

—Vous vous doutez, sans doute, monsieur Jourdan, de la raison qui vous amène devant moi ?

—J'attends que vous me l'expliquiez, monsieur.

—Vous êtes accusé d'avoir assassiné Lafistole....

—Sur quoi repose cette accusation ?

—Je pourrais ne pas vous répondre et vous presser de questions, de détails, afin de vous embarrasser. Rien ne serait plus simple, en effet, que de vous demander ce que vous faisiez le soir où le crime a été commis. J'aime mieux aller droit au but. Reconnaissez-vous avoir tué cet homme ?

—Si je niais ?

—Répondez !....

L'heure la plus grave de sa vie venait de sonner pour Jourdan. Si disposé qu'il fût, il n'en éprouva pas moins, au moment de s'avouer coupable, une sorte de frémissement de crainte.

On ne sacrifie pas ainsi, sans regrets, toute une vie de travail et d'honnêteté.

Mais il se raidit contre cette émotion.

Et d'une voix qu'il s'efforce de rendre ferme :

—Je suis l'auteur du crime ! Je ne nie rien.

Le juge poussa un soupir.

Il avait espéré qu'au moins Jourdan se défendrait.

Et voilà qu'à la première question il s'avouait coupable.

Ainsi, ces yeux doux, profonds et fiers, reflétaient l'âme d'un scélérat ?

—Était-ce possible ?

—C'est bien vous qui avez été aperçu, la nuit emportant sur votre épaule le cadavre de Lafistole ?

—C'est moi.

—Pourquoi l'emportiez-vous ? Dans quel but ?

—Je ne puis le dire.

—Où le crime s'est-il commis ?

—Il m'est impossible de le révéler.

—Et ce crime, quelle en est l'excuse ? Quel en a été le motif ?...

Car je ne puis croire que vous êtes un criminel vulgaire.... Connaissiez-vous Lafistole ?

—Non.

—Alors, ce meurtre ?....

—Sans motif.... un accès de folie....

Le juge fronça le sourcil.

Il sentait que Jourdan ne disait plus la vérité.

—L'enfant qui vous a surpris la nuit, et avec lequel vous serez confronté tout à l'heure, affirme que vous étiez accompagné par une femme....

—Il se trompe. J'étais seul.

—Cependant sa déposition est très catégorique.

—Que ne nomme-t-il cette femme ? Il m'a bien reconnu, pour-quoi ne la reconnaîtrait-il pas ?

—Elle avait le visage voilé. Il n'a pu distinguer ses traits.

Jourdan respira.

Il avait craint, un moment, que Clotilde ne fût soupçonnée !

—Je ne puis que vous répéter ce que j'ai dit. J'étais seul. Je n'ai aucun complice.

—Vous mentez.

Jourdan ne répondit pas.

Le juge fit introduire Cadour et lui demanda :

—Est-ce bien cet homme que tu as vu la nuit ?.... Le reconnais-tu ? Ne te trompes-tu pas ?

—C'est lui, oui, monsieur.

—Affirmes-tu toujours qu'une femme l'accompagnait ?

—Je l'affirme. La femme marchait derrière lui, tout près. Et ils ne parlaient ni l'un ni l'autre.

—Il prétend qu'il était seul.

—C'est un menteur.

Cadour sortit.

—Vous avez entendu ? dit le juge.

—Oui, je le répète, cet enfant se trompe.

—Voulez vous me dire le nom de cette femme ?

Jourdan resta silencieux.

Il regardait Daniel d'un œil anxieux. Il se disait :

—Cette femme, c'est la tienne. Malheureux, pourquoi me demandes-tu son nom ?

Et le juge, poursuivant son idée, reprenait :

—Ce nom m'expliquerait, j'en suis sûr, le mystère que vous me cachez. A moins que vous ne vouliez vous faire condamner de gaieté de cœur, ce nom il faudra bien que vous le disiez devant la cour d'assises.

Jourdan ne répondit pas.

—Ainsi, vous ne trouvez rien pour vous défendre ? rien pour atténuer votre crime ?....

—Rien.

—Je vous maintiens donc en état d'arrestation.

—C'est votre devoir.

Pendant que Daniel interrogeait Jourdan, que se passait-il à l'hôtel de la rue du Châtelet ?

Au sortir du cabinet du juge d'instruction, Valentin avait couru à l'hôtel.

Mme d'Hautefort et Bérengère venaient d'y arriver ; la voiture qui les avait amenées de Vilvaudran était encore dans la cour, tout attelée.

Valentin pria Clotilde de le recevoir.

Il voulait, sachant son amitié pour Jourdan, lui apprendre tout de suite qu'il avait dû le faire arrêter.

Et c'est ce qu'il lui dit. Ce fut son premier mot.

Clotilde n'était pas seule.

En ces heures suprêmes et dramatiques. Bérengère n'avait pas voulu abandonner sa mère.

N'avait-elle pas à redouter quelque acte de désespoir ?

Puis, elle était la seule confidente du crime ; c'était d'elle que devaient venir les consolations.

Très ému, malgré la certitude qu'il avait de la culpabilité de Jourdan, Valentin disait :

—Pierre est en ce moment interrogé par M. d'Hautefort. Il ne quittera le cabinet du juge que pour être incarcéré, jusqu'à sa comparution devant les assises.

—A moins qu'il ne se disculpe ! dit Bérengère.

—Oh ! il ne le pourra.

—Qui sait ?

—S'il ne le peut lui-même, fit Clotilde avec un rire étrange, peut-être se trouvera-t-il quelqu'un qui viendra le sauver en prenant la responsabilité du crime.

Valentin fit un geste de doute.

Clotilde acheva :

—Cette femme, par exemple, qui l'accompagnait ?....

Et la mère et la fille échangèrent un rapide et navrant regard.

—Bérengère, dit Valentin, je connais votre amitié pour Jourdan. Vous avez compris à quel sentiment j'obéissais en l'accusant. J'ai voulu réhabiliter le nom que je porte.... le vôtre, Bérengère, puisque vous serez ma femme ; il est impossible que vous me gardiez rancune de ce qui arrive.

La jeune fille resta quelques instants silencieuse.

Elle gardait la tête penchée sur sa poitrine. Elle était extrêmement pâle et tous ses traits reflétaient une fatigue énorme. La révélation qu'elle avait surprise avait brisé la pauvre enfant.

—Mère, dit-elle bas à Clotilde, je désirerais rester seule un moment avec lui.

Elle montrait le jeune homme.